

Le Jour, 1952
9 juillet 1952

LES CHANCES D'EISENHOWER

Les chances d'Eisenhower se précisent. Nous les mettons en relief depuis plusieurs mois.

Alors qu'on pensait que le général se retirerait pour laisser à M. Truman la place libre, il nous semblait que ce serait le contraire qu'on verrait. Et on est en train de le voir.

Seule la nécessité de combattre la candidature Taft pourrait décider le président Truman à se représenter. Mais il répugne à M. Truman d'user d'un droit que la Constitution des États-Unis refuse maintenant à ses successeurs. On se souvient qu'il n'est plus permis à un président des États-Unis d'exercer son mandat pendant plus de dix années. C'est le président Roosevelt qui a provoqué cela.

M. Truman s'est comporté avec une dignité impressionnante. Au risque de voir ses adversaires politiques triompher, il a refusé d'engager la lutte une nouvelle fois ; et il l'a dit avec autant de simplicité que de force.

Si jamais le peuple américain devait lui forcer la main, M. Truman l'aurait bien mérité. Cet homme, discuté les deux premières années de sa magistrature comme aucun président n'avait été discuté, et traité avec une sorte de mépris par d'innombrables Américains, s'est élevé par la sagesse de sa politique et de ses attitudes au niveau des grands présidents de la République étoilée.

M. Truman, au pouvoir, a fait une ascension plus méritoire que celle qui l'y a conduit. C'est un très bel exemple.

Mais c'est l'heure d'Eisenhower ; et il est juste qu'il en soit ainsi ; car on ne peut plus gagner la paix que de la façon qu'on gagne la guerre : en s'armant. Et dans la complication des moyens de défense d'aujourd'hui, c'est une chose raisonnable que la réalité du commandement entier soit dans les mains d'un homme.

Pour avoir tant guerroyé, Eisenhower doit être dégoûté de la guerre ; il doit en avoir horreur. Sûrement ce général aspire à la paix du monde. Les nations, dans la mesure où elles ne sont pas asservies, mesurent le réconfort de la présence éventuelle d'Eisenhower à la tête du pays des inventions et des moyens d'action les plus considérables de l'univers.

Et sans doute les pays asservis sont-ils à souhaiter secrètement l'avènement d'un soldat ayant à ce degré le goût de la liberté et qui peut leur apporter la délivrance.

L'élection d'Eisenhower revêtira la forme d'un événement providentiel. Aucune autre ne pourrait concilier à ce point les intérêts du Nouveau monde avec ceux de l'Ancien. **Et nous nous souvenons du discours d'Eisenhower lorsque Londres lui conféra, il y a quelques années, le droit de cité. Ce pouvait être aussi bien le discours d'un grand citoyen de l'antique Athènes**

ou de la Rome antique. Depuis ce moment-là (plus que depuis la victoire sur l'Allemagne), nous nous disons qu'Eisenhower est l'homme du destin, celui-là qui sait le mieux qu'on ne peut pas servir l'Amérique utilement sans servir passionnément la civilisation de l'Europe, qui est méditerranéenne à sa source.